

LES HÔTESSES
de l'air

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les hôtesses de l'air / Julie Rivard

Nom : Rivard, Julie, 1977- , auteure

Rivard, Julie, 1977- | Atterrissage

Description : Sommaire incomplet : tome 2. L'atterrissage

Identifiants : Canadiana 20210073837 | ISBN 9782897836788 (vol. 2)

Classification : LCC PS8635.I937 H68 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Chantal McMillan

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Julie Rivard

LES HÔTESSES
de l'air

★★ *L'atterrissage*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les canotiers, 2021

La maison des Levasseur

1. 1958. *Le grand bouleversement*, 2019
2. 1959. *Les grandes rafales*, 2019
3. 1964. *Les grands remous*, 2020

Les hôtesses de l'air

1. *L'embarquement*, 2022

Note de l'auteure

Ce roman est une pure fiction. Bien qu'il fasse allusion à certains événements historiques ou lieux publics, tous mes personnages, ainsi que leurs actions, relèvent entièrement de mon imagination. Pour ce qui est des mœurs et de la culture de l'époque, j'ai tenté le plus possible de les respecter. Cependant, je dois admettre que je me suis permis quelques libertés que vous saurez m'accorder, j'en suis sûre. Sur ce, bonne aventure avec mes hôtes et mes pilotes adorés.

*Le bonheur en partant
m'a dit qu'il reviendrait.*

Jacques Prévert

1

Deux ans plus tard...

Mont-Joli, mars 1967

Claudia Chiasson se tenait au milieu de son nouveau salon, vide de meubles et rempli d'écho. «Allô?» Personne ne lui répondit. Elle se dit que c'était bon signe, puisqu'aucun revenant du passé ne hantait les lieux. Elle rigola toute seule de sa blague ridicule. En pivotant sur elle-même pour étudier chaque détail de la pièce, du parquet d'érable verni au foyer de briques brunes et rouille, Claudia tentait de s'approprier les lieux, de se donner une impression de chez-soi. Bien qu'excitée par ce nouveau départ, elle s'ennuyait de son appartement de la rue Père-Divet, à Sept-Îles. C'est là qu'elle s'était affranchie de ses parents, qu'elle était entrée dans le monde des adultes, qu'elle avait ri aux éclats avec ses sœurs d'amitié, Simone et Nina, et où elle avait vécu des moments de complicité avec Holden. La mine rembrunie, Claudia s'approcha de la grande fenêtre. Où était Holden, en ce moment même? Que faisait-il pendant qu'elle fixait, de manière lunatique, le dormant de bois de la baie vitrée? Pensait-il à elle, entre deux tâches ardues? S'ennuyait-il de son étreinte tendre et amoureuse? Claudia s'enveloppa de ses propres bras, afin de se procurer une dose de réconfort. La laine angora de son

chandail, sous ses doigts, lui semblait aussi douce que... Un cri strident perça alors le silence omniprésent. Après avoir sursauté, Claudia se dirigea d'un pas pressé vers la première chambre, à l'entrée du couloir. *Aussi douce que... lui!* se dit-elle, pour compléter sa précédente pensée. Elle se pencha au-dessus d'une couchette aux barreaux de bois peints en blanc.

— Déjà réveillé, monsieur grognon ?

Elle offrit au poupon son plus chaleureux sourire, mais il choisit de continuer à s'époumoner. Elle l'emballota et le cueillit du matelas pour l'amener contre son sein. Il faisait un peu froid dans cette pièce. Peut-être son petit Hunter avait-il senti la fraîche et s'était-il réveillé deux heures trop tôt ? Importunée, Claudia se rendit au thermostat tout en berçant son garçon dans un balancement de haut en bas. Lorsqu'elle tourna la roulette pour hausser la température de quelques degrés, le morceau de plastique lui resta dans la main.

— Hé, Seigneur ! ronchonna-t-elle. C'est ça que ça donne, un nouveau bungalow pas si nouveau, hein, mon coco ?

Elle lança l'objet de plastique sur le dessus d'une commode et amena son bébé toujours en pleurs vers la chaise berçante. Elle s'y assit tout en se glissant un coussin sous le coude pour supporter le poids de son nouveau-né déjà bien rond. Une chance qu'il était venu au monde un peu en avance, celui-là ! « Un vrai tocson », comme le qualifiait sa grand-mère Chiasson. Bien que son arrivée hâtive ait été une bénédiction pour le corps de Claudia, elle n'avait pas été coordonnée avec la livraison du mobilier de cuisine et de salon en provenance de chez Meubles Carrier Furniture. Il va sans dire

que la chambre du poupon était la plus meublée de toute l'habitation. Entre deux boires, Claudia n'avait rien d'autre à faire qu'une sieste dans son propre lit ou le visionnement de *Moi et l'autre*¹ sur l'ancien téléviseur onze pouces, en noir et blanc, récupéré du bateau de Holden. Le tout, assise sur une inconfortable chaise de jardin. Car des chaises de jardin, ça, ils en avaient ! Le fait est qu'ils avaient d'abord loué un logement meublé, à leur arrivée au Bas-Saint-Laurent. Maintenant qu'ils possédaient un bungalow, ils devaient repartir à zéro pour l'ameublement et la déco.

— Voyons, ça va pas, toi, hein ? chuchota Claudia en analysant son bébé.

Puisqu'il pleurait toujours à chaudes larmes, elle se demandait quelle mouche l'avait piqué. Après tout, elle l'avait nourri peu de temps avant et sa couche semblait sèche, de même que son pyjama à pattes. Ayant souvent pris soin de son jeune frère Michel, elle se souvint soudain de quelques berceuses qui s'étaient avérées efficaces dans le passé. Elle chanta de sa voix la plus douce et la plus enveloppante. Le subtil craquement de la chaise berçante se mêla à la mélodie pour créer une trame de fond des plus apaisantes. Hélas, il n'y avait rien à faire ! Hunter pleura de plus belle. Son visage était rouge tomate et ses gencives sans dentition, bien en évidence.

— Mais t'es tout trempé ! remarqua-t-elle en posant un baiser sur son front humide.

1. Série télévisée mettant en vedette Denise Filiatrault et Dominique Michel, 1966-1971.

Dernier recours : le ronronnement de la sècheuse. Claudia déposa l'enfant dans son moïse tressé, le souleva par les poignées et se rendit à la salle de bain pour le déposer sur l'électroménager.

— *Perma Press* ou cycle régulier ? lança-t-elle pour se faire rire elle-même.

Hunter hurla. Sans plus tarder, Claudia mit la machine en marche. Quelques interminables minutes de cacophonie infantile s'écoulèrent au sablier. Puis, peu à peu, les vibrations du sèche-linge finirent par apaiser toute la détresse et la colère du petit bout d'humain d'à peine cinquante centimètres. Soulagée, Claudia s'assit sur le rebord de la baignoire, une main sur le front. Elle soupira longuement. Pourquoi n'arrivait-elle pas à consoler son propre enfant avec ses tendres murmures et ses douces mélodies ? Que faisait-elle de travers ? Première fois maman, Claudia se sentait très fatiguée et un brin incompetente. Pourquoi fallait-il qu'elle soit seule, aussi, à plus de cinq heures de route et de traversier de sa ville natale et d'une mère aguerrie aux judicieux conseils ? Sa mère étant sa mère, c'est-à-dire une femme plutôt froide, elle n'était descendue à Mont-Joli que pour l'accouchement et les quelques jours suivants. « Si t'es une femme forte comme toutes celles de ma lignée, tu vas savoir te débrouiller ! » lui avait-elle lancé, pensant peut-être lui faire un compliment, juste avant de repartir pour la Côte-Nord. Claudia soupira de nouveau en se remémorant ce moment. C'est alors que le téléphone sonna. Craignant que sa sonnerie ne trouble le récent calme de son garçon, elle plaça deux débarbouillettes roulées contre les oreilles du poupon aux paupières closes et se rendit en vitesse au téléphone de la cuisine.

— Oui, allô ?

— Claudia, c'est Nina. Je te dérange ?

— Nina ! s'exclama-t-elle, jubilante, en s'entortillant le doigt, puis le poignet, dans le cordon téléphonique spiralé. Tu me déranges jamais. Quoi de neuf ?

— On s'en vient, déclara son interlocutrice.

— Qui ça, on ?

— Sissi et moi, ma chère ! J'ai un vol à l'horaire pour Mont-Joli jeudi prochain et j'ai décidé de prendre le week-end pour te visiter et t'aider avec la nouvelle maison et le mini Blaney. Simone a aussi pris congé de l'hôpital. Elle voulait tellement venir avec moi pour te voir !

Claudia imita son fils en se mettant à larmoyer. Pas assez de sommeil et trop d'émotions inopinées. Nina la réconforta en paroles, tout en rigolant.

— Je vais compter les dodos, sans dormir, jusqu'à votre arrivée ! blagua Claudia, en retour.

— Ha ! ha ! Nous aussi on a très hâte de te revoir. On a tellement de choses à se raconter. En attendant, je te fais un gros bec, ma p'tite Mont-Jolienne !

Nina rompit leur conversation, les laissant toutes deux avec un large sourire aux lèvres. Puis, la métisse retourna aux légumes qui l'attendaient sur la planche à découper. Tandis qu'elle épluchait des oignons, les yeux humides et le nez qui lui picotait, un homme arriva furtivement par derrière pour lui enlacer la taille. Elle tressauta, avant d'être éprise d'une grande

bouffée d'affection. Il lui respira le cou tout en exprimant sa satisfaction. L'odeur naturelle de Nina était son élixir de bonheur.

— Est-ce que ça te dérangerait si je m'absentais pendant environ une heure ?

— Pas du tout, je vais continuer à préparer le souper.

— Qu'est-ce que tu nous mijotes ?

— Du bœuf à la bière.

— Humm, je t'aime encore plus. Si c'est possible.

Il lui croqua le cou, façon Nosferatu, et la laissa ensuite à ses aliments. Nina alluma la radio, joua avec l'antenne afin de capter les ondes à la perfection, puis se concentra à sa cuisine tout en chantonnant *Les cornichons*, de Nino Ferrer. Pendant ce temps, son amoureux se glissa derrière le volant de sa Chevrolet Impala noire. Il fila sur le boulevard Jacques-Bizard jusqu'au boulevard de Pierrefonds. Après s'être faufilé parmi le trafic typique de l'heure de pointe jusqu'à Gouin Ouest, il s'achemina vers le cimetière Sainte-Genève. Une fois le moteur éteint, l'homme resta un moment immobile, les doigts refermés autour de la clé encore dans le contact. Il exhala un long soupir et se décida enfin à descendre du véhicule. Plus il réduisait la distance le séparant d'une certaine pierre tombale, plus son air solennel devenait grave. Devant la stèle en granit gravée d'une colombe, il s'arrêta, les mains au fond des poches et le cou relâché par un retour de mélancolie. Il se racla la gorge.

— Tu sais quelle date on est, déclara-t-il à voix basse. Les années passent, mais je reviens chaque 8 mars, Liliane. Je tiens la promesse que je t'ai faite à l'enterrement.

Un sanglot contenu, bloqué par une douloureuse déglutition, avait cassé sa voix vers la fin de sa phrase.

— Je suis désolé, je t'ai pas apporté de fleurs cette fois-ci, mais je vois que quelqu'un d'autre s'en est chargé. Sûrement tes parents.

Francis s'avança sur le tapis de neige et s'accroupit devant la gerbe d'œILLETS. Seul le craquement de ses bottes sur la croûte glacée rompit le silence de sépulture qui régnait. Le croassement d'une corneille, perchée sur une corniche dans la rue qui longeait le cimetière, ajouta un autre accroc au calme plat.

— Je vais t'avouer une évidence, Lili: après quatre ans, je me sens pas moins coupable. Tout le monde me disait «Le temps arrange les choses» ou «Tu vas voir, le temps va agir comme un baume sur tes plaies». Mais tu sais quoi? C'est vraiment de la crise de foutaise, tout ça! blasphéma-t-il malgré le lieu sacré où il se trouvait.

Il renifla tout en regardant au loin. La corneille bruissa des ailes et s'envola vers un orme effeuillé. Elle se posa sur une mince branche, qui tangua un instant à la manière d'un fil de funambule. Francis ramena son regard sur la pierre tombale.

— La seule chose que j'ai fini par assumer, c'est que je suis pas directement responsable de ta mort. Les années qui passent adoucissent un peu les coins tranchants, mais... plus je me sens amoureux de Nina, plus la culpabilité revient.

Je sais que c'est une autre sorte de culpabilité. Une qui n'a aucun lien avec ton accident, précisa-t-il, la voix tremblante, mais je me sens pas mieux pour autant.

Deux larmes roulèrent de chaque côté de son visage. Il les essuya de sa manche de manteau.

— Des fois, j'ai l'impression que je m'en sortirai jamais. Je suis heureux, en surface. Très heureux, même. Nina est incroyable... Mais j'ai toujours un fond de noirceur qui me suit partout, une espèce de malheur en profondeur. Comme toi, remarqua-t-il soudain. Une belle colombe et des fleurs roses en surface, dit-il en pointant la stèle, et un corps qui s'est décomposé jusqu'aux os sous la terre noire.

Après ces mots, Francis fondit en larmes. Entre deux sanglots, il gémit un «Je m'excuse pour ce que je viens de dire, Lili, c'est épouvantable». Il s'était aussitôt senti comme une vile personne et tentait de se repentir de ce portrait morbide qu'il venait de peindre. Après s'être vidé de toute sa tristesse, il sécha ses joues et se redressa en s'appuyant sur ses cuisses. Le dos ainsi courbé, il paraissait vanné, malgré sa fière apparence et sa jeune trentaine. Dans une grande respiration, Francis s'emplit les poumons d'air froid, sentant la légère brûlure le long de ses bronches. Puis, il se secoua pour se réchauffer le corps et l'âme.

— Bon, faut que je m'en aille, Liliane. Avant, je voudrais te dire merci. T'es la seule personne à qui je peux tout dire. Absolument tout. Même ce qui est laid ou ce que je garde enfoui. Par honte. Ou découragement. Je sais plus trop. Je sais vraiment plus quoi penser. En tout cas, merci.

Il resta quelques secondes de plus, en silence et le regard fixe, après quoi il reprit sa route en sens inverse, le pas un peu moins lourd, les épaules un peu plus droites, mais l'esprit toujours aussi tourmenté. Une fois la majestueuse barrière de fer forgé passée, Francis regagna l'habitable frisquet de son automobile. Il souffla sur ses doigts, puis démarra. Avant de rentrer à son domicile, il fit un détour vers une pharmacie, n'importe laquelle, du moment qu'elle se trouvait sur son chemin. En fait, c'était une bonne chose qu'il ne s'agissait pas de sa pharmacie habituelle. Francis ne souhaitait éveiller aucun soupçon. Lorsqu'il se présenta au comptoir du laboratoire, il savait très bien ce qu'il voulait, mais il joua volontairement les naïfs.

— Je peux vous aider, mon cher monsieur ? dit l'assistante du pharmacien. Avez-vous une prescription à renouveler ?

— Non, en fait, ce que je cherche est sans ordonnance, mais j'aimerais être sûr de mon affaire.

— Très bien, fit la dame, prompte à offrir un excellent service à sa clientèle. Expliquez-moi vos petits pépins de santé et je vous conseillerai avec plaisir. Nous avons des marques originales, ainsi que des génériques. Si je peux vous faire épargner...

Francis lui adressa son plus rayonnant sourire. Même ses iris d'un bleu profond scintillaient de jovialité. Tout ceci était factice et servait à camoufler un mal-être.

— J'aurais besoin d'un remède pour m'aider à m'endormir. Et aussi quelque chose pour me réveiller.

Les sourcils de la dame se froncèrent avec préoccupation. C'est là qu'elle remarqua les paupières bouffies du client.

— Pardonnez mon indiscretion, monsieur, mais pourquoi les deux en même temps? Ça me semble un peu abusif. Peut-être qu'il serait plus sage que vous obteniez des conseils de notre pharma...

— Non, ne dérangez pas votre patron! dit-il gaiement en balançant du revers de la main sa suggestion. J'ai oublié de vous mentionner que je suis pilote de ligne.

— Ahhh.

— Vous comprendrez que non seulement je dois me réveiller quand le cadran sonne, à toute heure du jour et de la nuit, mais il faut aussi que je sois totalement alerte durant mes vols. J'ai la vie de plus de quatre-vingts personnes entre les mains.

D'un hochement de tête compatissant, l'assistante valida ses propos. Elle se dirigea ensuite vers les tablettes d'une allée, avant de revenir vers le laboratoire où patientait Francis.

— Tout va bien dans vos recherches, Jeannette? lança le pharmacien barbu, au-dessus de ses imposantes lunettes.

Ce dernier zieuta le client, qui lui retourna une brève salutation. L'assistante mentionna à son supérieur que tout allait bien. Elle réintégra son poste derrière le comptoir et se pencha pour prendre un sac en papier. Elle y glissa du sirop Sudafed, en guise de stimulant, ainsi que des comprimés de Graval à prendre comme dépresseur. «Avec modération!» le prévint-elle avant de lui remettre le sac. Francis la remercia chaleureusement avant de se faufiler vers la caisse pour

disparaître de sa vue. Il paya en vitesse et mit le cap vers L'Île-Bizard. Arrivé devant son jumelé aux bardeaux bleu Byscaine, il se gara à côté du véhicule de Nina. Il inséra les médicaments dans sa poche gauche, chiffonna le sac de papier contenant le reçu de caisse de la pharmacie et jeta le tout dans la poubelle extérieure rangée en retrait de la demeure. Lorsqu'il passa à l'intérieur, il fut accueilli par de délicieux effluves et la musique brésilienne du duo Getz-Gilberto. Du coup, son rythme cardiaque s'apaisa et une chaleur réchauffa ses joues. La table était mise, avec des verres à chianti et deux lampions à la flamme vacillante. Nina lisait un magazine sur le canapé, les jambes repliées sous ses fesses. Elle avait détaché ses longs cheveux d'ébène et avait troqué ses vêtements d'intérieur pour une petite robe noire à fines bretelles. Francis se plaça derrière le canapé, repoussa délicatement les mèches qui recouvraient l'épaule de la jeune femme et y posa ses lèvres. Elle émit un adorable petit grognement d'appréciation. Francis se délecta de sa nuque un moment. Puis il entrevit le titre de l'article que Nina lisait.

— Mesdames : comment savoir si vous êtes cocues ? marmonna-t-il contre la peau de son cou. Ça gâche un peu l'ambiance, non ?

Nina rigola, puis ferma le périodique d'un geste sec. Francis contourna le divan et vint s'asseoir près d'elle, la posture bien droite.

— Nina, je...

Il avait l'air si ténébreux, tout à coup ! Avant de poursuivre, il se frotta les mains, se craquant les jointures sans trop s'en

rendre compte. Nina le sonda du regard ; elle commençait à se questionner à son égard. C'est alors qu'il inséra une main dans sa poche de pantalon pour y piger quelque chose.

— T'es tellement belle, Nina. T'es brillante, fonceuse, différente des autres. Depuis qu'on est ensemble, j'ai une seule envie : devenir la meilleure version de moi-même. Tu me fais du bien... sans compter que t'es magnifique au lit.

Nina écarquilla les yeux. Elle était quelque peu déboussolée par le changement subit d'atmosphère. Où s'en allait ce monologue impromptu ? Elle en eut le cœur net lorsque Francis exhiba l'objet qu'il cachait dans sa main. Elle y riva ses yeux, médusée.

— Je t'aime, Nina. Très fort.

Il ouvrit l'écrin de velours bourgogne. Un diamant solitaire apparut devant le visage saisi de la métisse. Puisqu'elle demeurait bouche bée, Francis s'agita. Sa nervosité venait soudain de décupler.

— Je sais ce que tu vas dire, déballa-t-il rapidement. Que ma famille et la tienne sont...

— Non, c'est pas du tout ce que j'allais dire ! le coupa-t-elle.

Il se tut aussitôt, comme un enfant qu'on chicane. Nina l'agrippa par les poignets. Francis sentait que la situation lui échappait ou, du moins, qu'elle déraillait du plan qu'il avait imaginé et répété maintes fois dans sa tête. Pourquoi Nina ne souriait-elle pas ? Où était l'enchantement ?

— J'ai une seule question à te poser.

— D'ac... cord, finit-il par répliquer.

Elle s'approcha de lui davantage. Ses mains affectueuses remontèrent à ses épaules.

— Est-ce que tu me fais la grande demande pour toi, pour nous, ou parce que c'est ce qu'il «faut faire» à notre âge, selon la société, selon notre époque?

— Je le fais parce que je suis profondément amoureux de toi et que je veux surtout pas courir le risque qu'un autre homme découvre le trésor incroyable en toi et qu'il essaie de s'en emparer, tu comprends!

— Et toi, tu comprends que notre union va créer des remous?

Bien sûr, elle faisait allusion au fait qu'elle était mulâtre.

— Je suis au courant de tout! s'emporta Francis. Je te veux, Nina. Je te veux avec moi, dans tous les moments importants de ma vie. T'es une personne splendide. J'espère que tu penses la même chose de moi?

Il était dans tous ses états. Nina lui encadra le visage, le considéra avec intensité, puis se jeta sur ses lèvres. Elle l'embrassa avec autant de passion qu'il fallait pour le convaincre de son dévouement le plus entier. Elle lui disait «oui» avec son corps et son être. Mais Francis voulait l'entendre prononcer le mot-clé. Il voulait en être témoin, comme pour concrétiser l'affaire. Il la força à reculer doucement et lui posa la question. Émue, elle hocha positivement la tête.

— Dis-le! exigea-t-il, à la fois excédé et amusé. Je suis un gars, j'ai besoin que le message soit clair.

— Oui, oui, oui ! dit-elle en le poussant comme une gamine.

Il retomba contre le dossier du canapé et échappa un rire étonné. Nina pouffa de rire à son tour, juste avant de lui présenter son annulaire gauche et de relever le menton avec audace.

— Vous avez une *job* officielle à faire, mon cher.

Francis secoua la tête, enjôlé, en se pliant à ses ordres. Il retira la bague de l'écrin et la glissa à son doigt d'un geste peu assuré. Une grande fébrilité l'avait gagné. Nina admira la brillance et la coupe du diamant.

— Le souper nous attend, mais on dirait que je suis trop énervée, avoua-t-elle, radieuse. Est-ce que tu veux un verre de vin en premier ?

— Non, je veux une entrée.

Il s'approcha à genoux, le regard vorace et le sourire traître. Nina lui donna une longueur d'avance en abaissant elle-même les bretelles de sa robe. Puis elle se laissa dévorer.